

## Michel Morin, Anne Élane Cliche

Maïté Snauwaert

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2017). Compte rendu de [Michel Morin, Anne Élane Cliche]. *Lettres québécoises*, (165), 54–55.

☆☆☆☆

MICHEL MORIN

**Être et ne pas être**

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essai », 2015, 250 p., 24,95 (papier), 14,99 \$ (numérique).

## Un cercle vertueux

En lieu et place du dilemme shakespearien, Michel Morin propose la copulative taoïste qui permet de tenir ensemble une chose et son contraire, contre la logique binaire qui domine et limite, voire aliène, l'Occident. On ne s'étonne pas que cet essai lumineux ait été finaliste du Prix du Gouverneur général 2016.

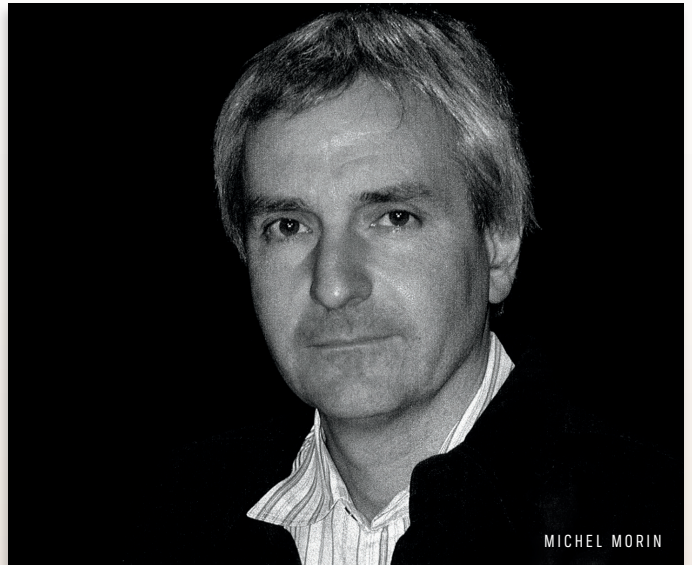
Dans son ouvrage, Michel Morin semble nous dire le temps venu d'opérer une mue, de se dépouiller d'un être occidental binaire qui aliène de plus en plus son imagination et par là sa ressource la plus créatrice d'humanité. Il veut nous rendre sensibles à la retrouvaille possible d'un cercle vertueux, auquel nous avons si peu recours, selon lequel, comme dans le Tao dont il s'inspire, une voie serait retrouvée entre l'être et le non-être, l'agir et le non-agir ; à une culture de l'attention plutôt que de la préhension, de la création plutôt que de la réaction (p. 29). Du Tao à Socrate en passant par Nietzsche, s'explique ainsi le titre de l'essai : « Être et n'être pas [...] C'est-à-dire : passer de ce qui est à ce qui n'est pas encore, mais ad-vient. » (p. 13)

Si les phrases du philosophe constituent presque des aphorismes de sagesse, il ne faut pas s'y tromper : le livre est une lutte. S'il vise un apaisement, une voie pacifiée, c'est justement que celle-ci n'est pas encore trouvée ; plus encore, elle est empêchée par nos modes de vivre contemporains, leur accent mis sur l'action, la récolte, la productivité — un agir forcené de tous les instants en vue d'une émancipation supposée, mais qui se dérobe en réalité à la mesure de ces efforts effrénés. Car « celui qu'on pourrait appeler le « sage » ou le « penseur » est un rêveur impénitent, moins que tout autre « présent », là, non dupe du « réel », de ce qui se présente comme étant là, donné, à demeure, irréductible, à quoi il faudrait se plier, s'adapter, c'est-à-dire se réduire. » (p. 12) Tandis que

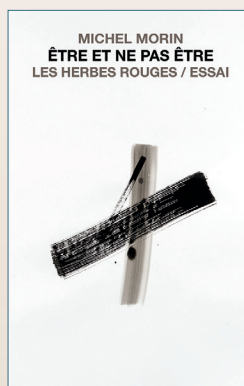
*le spectateur « réaliste » d'aujourd'hui est l'antithèse de ce « sage » : il s'évertue à s'en tenir à ce qui est, il en vient à croire que le virtuel produit par des machines (de ce fait, intégralement réel, c'est-à-dire réductible à ses conditions de production ou au « programme » qui le rend possible) vaut et même vaut plus que le virtuel naturellement engendré par l'imagination, lequel est totalement imprévisible et échappe à ses conditions de production. (p. 12-13)*

Au contraire, suggère Morin, et comme le montrent seuls explicitement l'art, la littérature et la religion, l'humain aspire profondément à un

*autre monde qu'['il] tente de faire être avec l'intention inévitable et généralement inavouée qu'il prévale sur le monde dit « naturel », de manière à ce qu'habiter ce monde — « réel » — devienne possible à l'homme, incapable de se satisfaire du donné ou du déjà-là. (p. 66)*



MICHEL MORIN



## RÉSISTANCE

Mais en Occident aujourd'hui, « [!]a conscience de soi [...] est une plante fragile et rare dont chacun tentera d'abord d'entraver en lui l'éclosion » (p. 27), alors même qu'elle alimente « cette nature à retardement propre à l'être pensant » (p. 52). Qu'il s'agisse du lien de l'humain à son « milieu naturel » (p. 26), de sa spontanéité (p. 25), de sa vulnérabilité (p. 26) ou de la critique juste d'une certaine écologie anti-humaine (p. 68), l'examen et le diagnostic de la société présente (p. 137-38) auxquels nous convie le philosophe réévaluent en profondeur ce que nous tenons pour acquis ou que nous n'osons plus interroger. Sa tentative de penser la fin des religions cependant est plus faible, lorsqu'il postule celle-ci comme *terrain vierge*, « milieu propice à l'émergence d'une nouvelle intériorité chez un sujet capable de retrait et de solitude » (p. 169), sans dire par quelle méthode se ferait alors jour cette émergence anhistorique, voire a-discursive. Sa réflexion sur la civilisation n'en demeure pas moins éminemment valable et urgente (p. 137-152), notamment au sujet de la dissonance possible, non mesurée par le règne idéologique quoique transparent du tout nouveau technologique, entre utilisation extérieure de ladite technologie et « adhésion intérieure ». (p. 150)

Surtout, sa critique particulièrement corrosive de la laïcité, devenue l'une des obsessions de la société québécoise contemporaine (on ne compte plus les débats et dossiers qui y sont consacrés), devrait animer plus d'une conversation : « Il n'est pas sûr que le mouvement dit de « laïcisation » de l'esprit et des sociétés corresponde à une véritable émancipation dudit esprit. Que l'esprit s'émancipe voudrait dire que s'accroissent son champ, sa « liberté de disposition » et d'invention, bref, sa fécondité et sa souveraineté. » Or :

*L'idée d'au-delà, pourtant consubstantielle à toute culture et vraie civilisation, s'en trouve, en cours de rupture, plutôt désavouée, voire évacuée. Si l'homme se « désasujettit », on voit mal en vue de quelle liberté supérieure d'inventivité et de créativité. La laïcité pourrait plutôt se figurer ainsi que cet « éther vide » propice à [...] une culture qui met son point d'honneur à ne pas s'élever et à rogner le peu d'esprit qui lui reste. (p. 155)*

Enfin, le propos presque final sur la salubrité à trouver dans une migration « hors des modes de vie institués, hors des patries établies » — « L'avenir est aux migrants » (p. 223) —, forme le point d'orgue de cet ouvrage provocateur au sens fort du terme : qui incite, qui pousse à quelque chose, et d'abord à penser par soi-même.

ANNE ÉLAINE CLICHE

**Tu ne te feras pas d'image**

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR — Essai », 2016, 380 p., 26,95 \$.

## Une littérature iconoclaste

Un livre ardu mais plein de souffle, qui éclaire d'une lumière renouvelée des auteurs singuliers, voire énigmatiques, audacieusement rassemblés dans une lecture judaïque et psychanalytique à partir de la question de l'interdit de la représentation.

Dans sa lecture savante guidée par le deuxième commandement de la Torah, Anne Élaïne Cliche unit sous la bannière commune d'un refus de l'image trois auteurs français parmi les plus idiosyncrasiques et inclassables des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> SIÈCLES, qui pourtant ont peu souvent été rapprochés. Dans une longue introduction herméneutique (p. 11-74) dans laquelle elle s'appuie sur les interprétations de Freud, de Lacan et de plusieurs philosophes de la religion, l'auteure se livre d'abord à une analyse de ce commandement dont le but ultime est surtout de contrer l'idolâtrie.

*Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. Tu ne feras pour toi ni sculpture [pessel] ni image [temouna] quelconque de ce qui est dans les cieux en haut, sur la terre en bas, et dans les eaux sous terre. Tu ne te prosterner pas devant elles et ne les serviras pas.*  
(Exode 20, 2-5) (p. 11)

Chacun des chapitres suivants est consacré à l'analyse respective des œuvres monumentales de Marguerite Duras, de Nathalie Sarraute et de Pierre Guyotat. Dans ces trois œuvres en effet, il est remarquable que cet interdit de la représentation, inscrit à même le texte, n'empêche pas celui-ci de *faire image*. Plus encore, il semble motiver au contraire un au-delà de l'écriture, une mise en jeu de l'imagination de chacun, que l'écriture seule pourrait activer.

### TRIOMPHE DE L'ÉCRIT

En effet, du « film noir » de Duras au « gigantesque corps prostitué » du peuple de Guyotat, avec leur disponibilité sans cesse réitérée, une égale déferlante d'images semble charriée au contraire. Anne Elaine Cliche montre bien que c'est au pouvoir rythmique de la parole, qu'elle soit écrite ou lue, récitée ou performée, qu'on doit cette illimitation. « Dès *Tombeaux*, écrit-elle au sujet de Guyotat, et suivant une amplification qui atteint dans *Progénitures* la défiguration quasi radicale des séquences au profit de la voix, la matière écrite accède à sa densité purement sonore. » (p. 288) C'est cette intensification performative qui unit ces œuvres fortes, qui résistent éminemment autant qu'elles invitent incessamment à l'interprétation. Ainsi, dans le cinéma de Duras, directement enfanté par l'œuvre littéraire, c'est « le fait même qu'on ne voit pas ce que pourtant elle cadre » (p. 99) qui rend l'image inassignable, à côté de ce qu'elle devrait être, donc vacante. Chez Sarraute, c'est de la récitation sociale qui semble traverser et vider tout à la fois les personnages que vient la physique pétrifiante du texte.



L'essai propose une lecture subtile et approfondie de ces trois poétiques singulières qui ont en commun une exigence sans fin d'innovation, voire de rénovation, de l'œuvre écrite. C'est peut-être ce qui donne l'impression, ultimement, que leurs auteurs ont moins intériorisé l'interdit religieux de la tradition juive pour en reconduire la prohibition, qu'ils n'ont voulu concurrencer le statut si fort conféré à l'écrit par cette « religion du livre ». Passées au rang de démiurges, plaçant une foi totale dans les possibilités illimitées de la lecture, leurs œuvres de création défendent à leur tour toute représentation ou icône autre que celle qu'elles-mêmes produisent. Car seule la littérature est porteuse de l'infini.

### De l'art de créer un monopole

### INFOCAPSULE

Je n'ai jamais cessé de croire que la vente d'Archambault à Renaud-Bray était un pas en avant dans le but de créer un monopole avec 44 librairies disséminées surtout dans les grands centres urbains. Le différend qui oppose la Librairie Raffin à Renaud-Bray est un cas exemplaire : entre les deux libraires, le torchon brûle. La raison : la Librairie Raffin voulait renouveler son bail, elle qui a pignon sur rue depuis 40 ans aux Galeries Rive Nord à Repentigny. Or, les négociations traînent en longueur à tel point que le bail, qui devait se terminer le 15 novembre 2016, a été prolongé jusqu'au 31 janvier 2017.

Le hic est qu'à cette date précise Cominar, le locateur, a envoyé une lettre au locataire, mettant « soudainement fin aux discussions de renouvellement du bail et qu'aucun bail ne [serait] convenu sous prétexte qu'elle n'aurait pas atteint un revenu brut de 2,6 millions de dollars ». Dans le même temps, Renaud-Bray annonce l'ouverture d'une librairie aux Galeries Rive Nord [11 janvier 2017 : <http://www.ledevoir.com/culture/livres/488901/prises-de-beccs-entre-libraires>, consulté le 17 janvier 2017]. De fait, selon l'article du *Devoir*, il y aurait eu une entente de vente placée sous le sceau de la confidentialité de la Librairie Raffin à Renaud-Bray. Peu importe une certaine confusion dans le texte (pourquoi la Librairie Raffin voudrait-elle renouveler son bail si elle a été acquise par Renaud-Bray ?), il est clair que Renaud-Bray continue sur sa lancée et qu'il vise toujours plus haut. Et c'est cela qui inquiète...